



Cipango
Cahiers d'études japonaises

19 | 2012
Le Japon et le fait colonial II

Nakae Chōmin, *Un an et demi. Un an et demi, suite un individu sans Dieu ni âme*

Pierre-François Souyri



Édition électronique

URL : <http://cipango.revues.org/1739>
ISSN : 2260-7706

Éditeur
INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2012
Pagination : 251-254
ISBN : 978-2-85831-204-7
ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Pierre-François Souyri, « Nakae Chōmin, *Un an et demi. Un an et demi, suite un individu sans Dieu ni âme* », *Cipango* [En ligne], 19 | 2012, mis en ligne le 15 mai 2014, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://cipango.revues.org/1739>

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.



Cipango – Cahiers d'études japonaises est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Nakae Chōmin, Un an et demi. Un an et demi, suite un individu sans Dieu ni âme

Pierre-François Souyri

RÉFÉRENCE

Nakae Chōmin, *Un an et demi. Un an et demi, suite : un individu sans Dieu ni âme*, textes traduits du japonais et annotés par Eddy Dufourmont, Romain Jourdan et Christine Lévy, Paris, Les Belles Lettres, 2011, 232 p. ISBN : 978-2-251-72211-5.

- 1 Au cours de l'été 1901, Nakae Chōmin, le « Rousseau de l'Asie », l'une des figures intellectuelles les plus marquantes de l'époque Meiji, apprend qu'il a un cancer et son médecin lui annonce qu'il ne lui reste guère qu'un an et demi à vivre. Chōmin rassemble ses dernières forces pour tenir une sorte de journal en forme d'écrits au fil du pinceau sur la vie politique et culturelle du Japon de son temps, un texte relativement court (70 pages dans l'édition française) auquel il donne, non sans humour, ce titre un peu énigmatique *Un an et demi, Œuvre posthume publiée du vivant de l'auteur*. Puis quelques semaines plus tard, convaincu par certains de ses proches de rassembler sa pensée philosophique en un seul texte, il rédige d'affilée en dix jours un essai encore plus court (une quarantaine de pages) intitulé *Un an et demi, suite, Un individu sans Dieu ni âme*.
- 2 Nakae Chōmin est souvent considéré, à l'instar de Fukuzawa Yukichi, comme l'un de ces penseurs qui permirent au Japon de mieux comprendre la pensée occidentale et de s'en inspirer. À la différence des vulgarisateurs des lumières occidentales qui souvent occupaient des postes dans l'appareil d'État, ou qui du moins entretenaient des relations proches avec les hommes de pouvoir, Chōmin apparaît comme un homme plus distant des milieux politiques, et il est souvent donné au milieu des années 1880 comme un militant, voire comme l'un des « théoriciens » du Mouvement pour la Liberté et les Droits du

Peuple. En fait, le personnage de Chōmin est plus contradictoire et moins structuré que celui de Fukuzawa Yukichi auquel il est parfois comparé. Mais ceci est sans doute dû au fait que, comme le font remarquer certains de ses biographes, Chōmin connut en fait trois périodes d'inégale durée au cours de sa vie.

- 3 Né dans le fief de Tosa d'une famille d'humbles samourais, il acquiert une solide culture classique en même temps qu'il étudie le français, à Nagasaki et Edo, avant d'être recruté comme boursier du gouvernement pour aller étudier à Paris et à Lyon. Il embarque dans le cadre de la Mission Iwakura en 1872 et, à son retour au Japon, fonde une école privée de français, traduit et commente le *Contrat social* de Rousseau, s'engage dans le mouvement en faveur de la création d'un parlement et exprime en 1887, dans son magistral *Dialogues politiques entre trois ivrognes*¹, ses opinions sur la politique japonaise de son temps. Cet ouvrage, aujourd'hui considéré comme un classique, fait de lui un ténor de la pensée politique de son temps.
- 4 Cependant, du fait de ses activités critiques et de ses prises de position en faveur des idéaux de liberté et de défense des droits du peuple, Chōmin est victime de la répression et contraint de quitter Tōkyō pour Ōsaka fin 1887. Là commence pour lui une seconde existence comme journaliste, d'abord au *Shinonome Shinbun* puis dans d'autres feuilles. Malgré son hostilité au suffrage censitaire, il est élu pour représenter au Parlement certains groupes de discriminés d'Ōsaka, mais il démissionne de son poste de député presque aussitôt, suite au refus du gouvernement de tenir compte des propositions des élus de réduire les dépenses militaires. Pour Chōmin qui défendait l'idée d'un « petit Japon », la perspective de la guerre entraînait en contradiction avec ses convictions, car l'indépendance du Japon ne pouvait se construire en prenant exemple sur les grandes puissances qui trahissaient les principes mêmes de la diplomatie et de la démocratie.
- 5 À partir de 1892, Chōmin se lance avec un succès très relatif dans des activités diverses d'entrepreneur, notamment en liaison avec les chemins de fer, et connaît finalement des difficultés financières graves. Dans les dernières années, il est pratiquement dans la misère alors que sa notoriété reste grande.
- 6 D'une certaine façon, *Un an et demi* est représentatif de cette dernière époque et lire cet ouvrage comme s'il pouvait rendre compte de l'ensemble de son œuvre constituerait sans doute un contresens. C'est une sorte de testament certes, puisque l'auteur se sait condamné, mais le texte laisse le lecteur sur sa faim. Comme l'écrit Christine Lévy dans son excellente introduction, on ressent à lire Chōmin une forme d'aigreur comme si l'avenir était cadennassé. Il concentre toute sa force sur l'écriture pour « cracher sur la société », « conspuer », « démolir ». On a l'impression d'un homme très isolé, qui déverse sa haine contre la décadence des politiciens corrompus en évoquant les institutions politiques comme des « repaires de faux civilisés » ; pire encore, on ressent une forme de contradiction entre certains de ses accents démocratiques d'autrefois et la construction d'une « grande nation » qu'il appelle désormais de ses vœux. Comme si Chōmin, dans les derniers mois de sa vie, reflétait plus l'entrepreneur ruiné et aigri que l'intellectuel flamboyant qu'il avait été.
- 7 Ses commentaires sur la politique du pays relèvent de propos faciles. Il ne cache pas son hostilité à la clique de Chōshū et Satsuma dont sont issus la plupart des politiciens de son temps, à commencer par Itō Hirobumi, le Premier ministre, à qui il réserve quelques noms d'oiseaux (« un ambitieux sans volonté », un « bon secrétaire de cabinet » qui « n'est pas à la hauteur de sa fonction » mais « qui se prend en cachette pour Bismarck ou Cavour »), tandis que l'influent Yamagata Aritomo est qualifié de « malhonnête ». Mais les

élus au Parlement ne sont pas mieux lotis (des « ogres assoiffés de pouvoir et de profit »). Et puis, au détour d'une phrase, Chōmin redevient le penseur de la liberté, presque libertaire, qu'il avait été autrefois, avec quelques formules bien frappées comme : « Si le peuple peut vivre sans dirigeants, on n'a jamais vu de dirigeants sans un peuple à gouverner ».

- 8 Cette aigreur diffuse se sent aussi dans les commentaires nombreux qui laissent entrevoir sa passion pour la littérature chinoise classique : « J'ai ouvert machinalement une boîte à livres qui contenait un recueil de poésies de Zhang Shanmin... C'est comme si j'avais retrouvé un vieil ami dans une auberge à l'autre bout de la terre ». Et il enchaîne : « la poésie chinoise n'a, à partir des Song, plus aucun intérêt ». Il ne s'agit plus que « de vulgaires plagiats ». Il en conclut que la poésie chinoise pour se moderniser devrait emprunter à Corneille et Racine... On découvre également l'immense intérêt que Chōmin porte au théâtre de son temps. Il achève d'ailleurs son essai sur l'automne qu'il attend avec impatience puisqu'il marquera le début de la nouvelle saison théâtrale qui lui permettra de nouveau d'écouter du *gidayū* et de voir les marionnettes...
- 9 Le propos d'*Un an et demi, suite* est très différent. Il s'agit d'une dissertation où l'on sent la difficulté de l'auteur à écrire, aux prises avec sa tumeur à la gorge qui bloque sa respiration et l'absence de livres à sa disposition. E. Dufourmont, dans une postface éclairante, montre comment le « nakaéisme » (puisque Chōmin fabrique le mot lui-même) n'est guère qu'une forme de matérialisme assez classique en ce temps-là, une pensée un peu désuète aujourd'hui. Si originalité il devait y avoir dans ce texte, ce serait de rappeler à quel point le penseur de la liberté et des droits du peuple, influencé par un Occident dont il se méfiait, puisait aussi une partie de son inspiration dans la tradition philosophique chinoise, notamment celle issue de la tradition de Zhuang-zi. Ceci nous rappelle, s'il fallait encore le répéter, que la pensée japonaise dite moderne se construit en permanence à la fin du XIX^e siècle sous la double influence de l'Occident et de la pensée chinoise (et, de ce point de vue, Fukuzawa Yukichi, qui ignore volontairement les classiques, semble plutôt une exception²). Il faudra attendre l'arrivée à l'âge adulte des premières générations d'étudiants formés dans les universités vers 1910-1920 pour voir la pensée chinoise reculer puis finalement ne plus constituer qu'une forme du savoir érudit.

NOTES

1. Nakae Chōmin, *Dialogues politiques entre trois ivrognes*, traduit en français par Eddy Dufourmont et Christine Lévy, Paris, CNRS éditions, 2008.
2. Voir à ce propos le texte de Maruyama Masao dans ce numéro.

AUTEUR

PIERRE-FRANÇOIS SOUYRI

Université de Genève